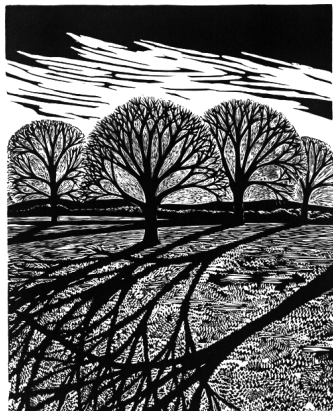


AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

.....
33 – 15 septembre 2020



| Trouble-fêtes |

Qu'y a-t-il de plus agaçant qu'un anniversaire, ce rituel convenu qui te rappelle chaque année que tu es né un jour sans l'avoir demandé, en te renvoyant à échéance fixe au temps qui passe jusqu'au tombeau ? Et ne parlons même pas de ces chiffres ronds qui selon l'arbitraire du système décimal devraient déboucher sur une de ces fêtes où l'hypocrisie sociale bat son plein. Pourtant, ce qui vaut pour l'individu qui peut toujours s'extraire de ces récurrences en tirant dans le mille des horloges, prend une autre dimension encore lorsque la domination décide de s'auto-célébrer. Ce n'est alors plus le fil de Chronos qui s'étire en longueur, mais le spectacle du maître qui surgit pour intimer aux esclaves l'immensité de leur servitude. Comme un éternel présent n'ayant pour horizon que des chaînes forgées d'un même acier : celui de l'autorité.

Les commémorations publiques d'événements du passé sont ainsi un bon exemple du double-emploi des anniversaires par les puissants de service. D'un côté imprimer leur version de l'histoire sur les esprits, et

d'un autre réaffirmer leur légitimité à travers une continuité régulièrement ébranlée par les révoltes d'en bas. En Italie par exemple, la *Fête de la Libération* fixée au 25 avril (1945) correspond à la date qui marque la prise des pleins pouvoirs du *Comité de Libération Nationale* (CLN), alors que la grève générale insurrectionnelle à Turin et Milan avait commencé les 18 et 23 avril, ou que Naples s'était déjà soulevée en septembre 1943 en chassant l'occupant nazi. De même, c'est seulement trois jours plus tard, le 28 avril, que Mussolini fut exécuté par des partisans et son cadavre exposé piazzale Loreto à Milan. Mais le choix de cette date aurait certainement rappelé de façon trop crue la guerre civile entre pro- et antifascistes, au détriment d'une « réconciliation nationale » alors souhaitée tant par les conservateurs que le parti communiste afin de se partager en paix le pouvoir. Quant aux nazis, c'est le 2 mai que les troupes allemandes se sont rendues aux anglo-américains, marquant la libération définitive du territoire de la péninsule. Mais cette dernière date aurait évidemment laiss-

AOÛT 2020

7/8, Vauchamps (France).
Dans la Marne, le mât de mesure du vent de 110 mètres de haut installé à l'endroit où la société *Valorem* entend construire quatre éoliennes industrielle, est saboté dans la nuit et s'effondre au sol.

11/8, Montendre (France).
En Charente-Maritime, la porte latérale de l'église Saint-Pierre est forcée et le Christ posé sur la croix explosé en mille morceaux.

13/8, Rome (Italie).
Six sans-papiers enfermés dans le centre de rétention (CPR) de Ponte Galeria parviennent à s'évader en se glissant dans les conduites d'air climatisé jusqu'au toit puis en escaladant un mur d'enceinte. L'un d'entre eux court toujours.

14/8, Berlin (Allemagne).
Une bagnole de la boîte de sécurité *Dussmann* est incendiée dans la nuit, touchant également ses voisines. «*En solidarité avec tous les projets menacés à et en dehors de Berlin ! Sortons de la défensive !*» conclut le communiqué.

15/8, Hambourg (Allemagne).
Le tribunal d'instance du district de Barmbek reçoit un molotov peu avant minuit. Il n'a que le temps d'enflammer le cadre de la fenêtre avant d'être éteint par les pompiers appelés par des témoins zélés.

17/8, Hambourg (Allemagne).
L'entreprise *Telio*, qui a le monopole de la fourniture de téléphonie dans les prisons, perd ses vitres dans la nuit. «*Des saluts complices aux Trois du banc public* et à tou-te-s les prisonnier-e-s rebelles*» conclut le communiqué.

sé trop peu de place à la résistance *nationale*. L'une des conséquences de l'instauration d'une très officielle *Fête de la Libération* dès avril 1946, alors que les fascistes allaient être amnistiés en masse à partir de juin pour être en partie recyclés dans l'appareil d'État républicain, est que des révolutionnaires qui continuèrent la lutte pour la liberté les mois et les années suivantes redevinrent après avril 1945 non plus des « partisans », mais des « bandits » et des « criminels » comme sous le fascisme.

Ici, la question va bien au-delà de querelles mémorielles et des frontières de la légalité. Elle est plutôt liée au fait d'agir à la première personne sans attendre ni dates extérieures ni masses fluctuantes, en partant de ses propres temporalités, de ses idées et expériences nouées au fond des tripes. Tout comme elle n'est pas de renoncer à l'utopie parce que les temps sont souvent désespérants (et quand ne le seraient-ils pas ?), mais d'être capables pour y faire face de cultiver à la fois un monde intérieur singulier et de développer nos projections sur celui qui nous entoure : pour ne plus être seulement trimballés par les bourrasques de l'histoire, il faut aussi commencer par faire *la nôtre*. Autrement dit avec les mots d'un compagnon comme Belgrado Pedrini, qui comme d'autres n'avait pas attendu la rupture du pacte entre Staline et Hitler pour lutter armes au poing contre le fascisme ni ne s'était arrêté un certain 25 avril, « *que la révolution se fasse ou non, je ferai la mienne* ».



Mais nul besoin de franchir les Alpes en matière de production d'imaginaires plus liés à la pérennité de l'oppression étatique qu'à sa destruction. Pensons par exemple à la Révolution de 1789, que les dirigeants de ce pays brandissent aujourd'hui encore comme un totem d'immunité quasi-culturel, en même temps qu'ils exportent leurs armes aux quatre coins de la planète (si le massacre au Yémen vous dit par exemple quelque chose). Comment, mais voyons, pas de ça ici, nous sommes la Patrie des Droits de l'Homme ! La Bastille a été prise, c'en est même devenu notre Fête nationale ! Une Fête qui soit dit en passant ne fut fixée au 14 Juillet que près de cent ans plus tard, en 1880 après moults changements, sous forme de compromis entre bourgeois libéraux et conservateurs... certes en référence à la prise de la Bastille, mais également à la *Fête de la Fédération* de l'année suivante, qui vit le Roi prêter serment à la Constitution après une messe célébrée par 300 prêtres et avant un *Te deum* entonné par la foule. Dans ce dernier choix, nul aspect de

tête royale tranchée, bien au contraire, ou de prise d'assaut d'un arsenal militaire par des insurgés pour s'emparer de sa poudre et de ses canons. Avec cette date, c'est même tout un mouvement de fond défendu par l'expérience d'un Varlet dans son pamphlet de 1794, que la continuité républicaine du pouvoir souhaitait effacer des mémoires révoltées : « *Pour tout être qui raisonne, gouvernement et révolution sont incompatibles...* »

Enfin, au-delà de la sacralisation de l'État ou de la propriété en gravant leur autorité dans le marbre d'une Déclaration universelle, rappelons que l'un des succès méconnus de cette période fut aussi d'importer dans de nombreuses langues communes deux concepts de la domination qui allaient bientôt coloniser l'ensemble des esprits, à savoir le « *vandalisme* » et le « *terrorisme* ».

Le premier terme, inventé en 1794 par un député à partir du nom d'une population perçue comme la plus barbare de toutes (les Vandales), avait pour objectif de mettre fin aux pratiques de ceux qui continuaient à s'en prendre aux églises et aux châteaux pour en détruire le contenu, comme aux beaux jours des débuts. A travers l'invention du *vandalisme*, la raison d'État entendait désormais s'arroger le monopole des bonnes destructions facteurs de progrès –soit de façon contemporaine noyer des villages pour construire un barrage, raser des quartiers pauvres pour y faire passer un train ou bâtir des tours de bureaux, détruire une montagne pour en extraire du lithium– en les opposant aux mauvaises, forcément irraisonnées. C'est à dire toutes les autres destructions que les siennes, celles pratiquées de façon autonome, et a fortiori lorsqu'elles s'en prennent aux biens qui lui importent.

Le second terme, qui date également de cette même année 1794, désignait quant à lui le régime de terreur politique du *Comité de salut public*. Il ne s'agissait pas de nommer les attaques d'en bas contre le pouvoir, pour effrayer et les disqualifier, mais bien de désigner la terreur d'État exercée de façon indiscriminée. Alors que quelques groupes comme les populistes russes tentaient de se réapproprier le mot au tournant du siècle dernier, c'est à cette même période que le pouvoir comprit l'usage intéressé qu'il pouvait en tirer en renversant son sens contre qui s'opposait à lui par l'action directe. Une confusion qui a vite été répandue à l'aide de ses porte-parole de masse (d'abord la presse populaire puis la radio), et c'est par exemple ainsi que les saboteurs de réseaux électriques, de lignes de trains ou d'usines d'armement devenaient résistants ou terroristes selon qu'ils étaient amis ou ennemis d'un des régimes en place, c'est-à-dire appuyés par les puissances

18/8, Messine (Italie).

Près de quarante sans-papiers tentent de s'évader de l'ancienne caserne du quartier sicilien de Bisconte transformée en Hotspot, et vingt d'entre eux (tunisiens) y parviennent. Vingt-quatre sans-papiers étaient déjà parvenus à se tracer le 25 juillet dernier.

19/8, Saint-Martin (France).

Dans la colonie de Guadeloupe, trois véhicules de gendarmerie, dont deux banalisés, sont incendiés vers 6h30 du matin Un sans abri est arrêté non loin.

20/8, Vénissieux (France).

Dans le Rhône, un jeune de 14 ans est arrêté pour avoir saboté une caméra de vidéosurveillance le 21 juillet dernier. Il précise avoir agi « *pour le plaisir* ».

20/8, Seilles (Belgique).

Un camion est incendié dans la nuit et réduit en cendres, le feu a été bouté au niveau de sa pompe à béton.

21/8, Rome (Italie).

Plusieurs voitures *Enjoy* en autopartage, appartenant la multinationale de l'énergie *ENI*, sont attaquées dans la nuit en solidarité avec les prisonniers des opérations *Bialystok* et *Scripta Manent*. « *Liberté pour toutes et tous* » conclut le communiqué.

22/8, Blois (France).

Dans le Loir-et-Cher, sept armoires de fibre optique sont sabotées dans la nuit, touchant près de 1000 habitations.

21/8, Melilla (Maroc/Espagne).

Trois cent migrants prennent d'assaut la frontière en escaladant les hauts murs barbelés vers 6h du matin. Lors de cette tentative qui est l'une des plus massives de cette

année à Melilla, une cinquantaine réussit à passer, mais huit sont blessés et l'un meurt en chutant de cinq mètres de haut.

24/8, Paris (France).

La façade de l'ambassade biélorusse mange des bouteilles de verre remplies de peinture, brisant ses vitres au passage. Notamment revendiqué avec les prisonniers incarcérés « *en Biélorussie, Italie, Allemagne et ailleurs* ».

24/8, Trappes (France).

Dans les Yvelines, quinze armoires de rue dites point de mutualisation de la fibre optique sont sabotées la même nuit. Près de 5000 logements sans connexion.

25/8, Les Lilas (France).

En Seine-Saint-Denis, un local de la Croix Rouge est trashed. « *En France comme en Italie, la croix rouge collabore et se fait du fric sur la machine à expulser. Solidarité avec Carla ! Crève la taule !* » termine le communiqué.

25/8, Paris (France).

Dans le 20e arrondissement, un fourgon du constructeur de prisons *Eiffage* part en fumée dans la nuit. Revendiqué par *Des anarchistes*, qui concluent « *Une pensée particulière pour Monica et Francisco, au Chili. La solidarité c'est l'attaque. Feu aux prisons, à ceux qui les construisent, à ceux qui les font exister.* »

25/8, Montpellier (France).

Dans l'Hérault, plusieurs écoles sont saccagées avant la rentrée. Dans l'une les murs et plafonds sont enfoncés, un ordinateur et les ventilateurs brisés. Une autre reçoit un container à poubelles enflammé qui l'endommage jusqu'au second étage..

27/8, Paris (France).

alliées ou vilipendés par le régime nazi. Tout comme un même acte de sabotage accompli par de mêmes individus lors des grèves insurrectionnelles de 1947 et 48 allait devenir « terroriste » plutôt que « de libération » dans la bouche de mêmes dirigeants... désormais passés des strapotins de l'opposition à ceux du pouvoir. Là encore, c'est une date déjà anniversaire qui était censée faire la différence, le 8 mai 1945.



Le 4 septembre dernier au Panthéon, le gratin progressiste du pays s'est pressé autour de Macron pour célébrer rien moins qu'« *un moment fondateur du modèle républicain* », à savoir le 150e anniversaire de la IIIe République (1870). Si, si, celle qui a fini lorsque 572 de ses députés et sénateurs réunis au *Grand Casino* de Vichy ont voté les pleins pouvoirs à Pétain. Celle aussi qui avant de mener son grand œuvre à base de massacres coloniaux, de féroce industrialisation, de lois scélérates et des boucheries du premier conflit mondial, avait marqué les débuts de son régime par le très républicain étrépage de 20 000 insurgés de la *Commune*.

A l'intérieur du lourd bâtiment de pierres blanches, juste sous les pieds de la brochette de puissants assis en rangs moins serrés que d'ordinaire, se trouve le caveau d'un grand homme pourrissant qui les a peut-être laissés songeurs. Il s'agit du premier Président de la République dont la carrière fut tranchée nette avant son terme. Il faisait en effet beau ce 24 juin 1894, lorsque le poignard de l'anarchiste Sante Caserio pénétra le foie de Carnot jusqu'à la garde, en le soulageant définitivement du poids de sa charge. Opposer *notre* 24 juin homicide à *leur* dernière bouffonnerie institutionnelle du 4 septembre semblera peut-être dérisoire à beaucoup, mais cela serait surtout saugrenu, tant notre dimension, celle de la qualité, est radicalement différente de la leur, celle de la politique. Le plus important ici reste en effet qu'un compagnon de chair et d'os comme nous, qu'un ennemi de l'autorité comme nous, ait décidé de forcer le destin armé de courage et de détermination, en faisant sa propre histoire. « *Si le gouvernement emploie contre nous les fusils, les chaînes, les prisons, devons-nous peut-être, nous les anarchistes qui défendons notre vie, rester enfermés à la maison ?* » demanda non sans ironie Caserio au jury, après y avoir déjà répondu à sa façon. C'est dans notre vie même, face aux défis du temps présent, que chacun devra trouver sa propre réponse. Avec pour seul calendrier en poche, notre passion déraisonnable de la liberté.



| Quelle solidarité ? |

« D'abord ils sont venus prendre les... »

Vous connaissez les célèbres vers de la poésie habituellement attribuée au dramaturge Bertolt Brecht, mais dont l'auteur original est le moins connu pasteur luthérien Martin Niemöller ? Ces vers simples et immédiats constituent à la fois une critique de l'indifférence face au *mal*, lourde de conséquences graves, et une observation de sa nature. Ils nous font pressentir à la fois la cause et l'effet de l'indifférence. Nous sommes sans réaction face au mal quand et parce qu'il frappe les autres, loin de nous. Voilà pourquoi nous n'intervenons pas, autant pour ne pas entrer en contact avec le mal lui-même, que parce que la chose ne nous concerne pas fondamentalement. Cette indifférence, cependant, permet au mal de grandir, de se renforcer, de se propager, augmentant ainsi la probabilité que nous en soyons à notre tour victimes. C'est pour cela que notre manque d'intérêt, qui à court terme nous mettra peut-être à l'abri, se révélera à long terme inutile, voire mortel. Parce que le mal ne s'arrête pas tout seul.

Que faire, alors ? Intervenir tout de suite, bien sûr, avant de finir en tête de la liste. Immédiatement, à la première manifestation du mal. Mais la logique de cette réponse couve en elle-même sa propre abomination. Car pour intervenir avec vigueur, il faudrait en effet que la chose nous concerne, qu'elle concerne le plus de monde possible, qu'elle concerne tout un chacun. Si les socialistes, les communistes, les juifs, les tziganes, les homosexuels... s'étaient bougés en même temps contre le nazisme, s'ils n'avaient pas réciproquement fermés les yeux face aux malheurs d'autrui, les choses auraient tourné autrement, et la peste brune aurait peut-être été éliminée bien plus tôt.

La question est donc : qu'est-ce qui aurait pu les pousser à intervenir ainsi ? Pourquoi des individus éloignés, étrangers, parfois même hostiles les uns aux autres, auraient-ils dû tout à coup se retrouver du même côté de la barricade ? Au fond, il était bien plus facile de se laisser aller à la nonchalance et de dire : « si l'inconnu ou le vieil adversaire est éliminé, eh bien, cela peut

Dans le 20^e arrondissement, un utilitaire du bétonneur et constructeur de taules *Vinci* est incendié dans la nuit. Revendiqué par *mecheros solidarios*, notamment en solidarité avec Gabriel Pombo Da Silva.

27/8, Thessalonique (Grèce). En réponse à l'expulsion du squat *Terra Incognita*, « squats enrégés » revendiquent l'incendie d'un véhicule du corps diplomatique. « *Chaque perte est l'occasion pour de nouvelles vagues d'attaque* ».

28/8, Lille (France). Dans le Nord, les vitres du siège de la fédération du *Parti Socialiste* reçoivent de nombreux coups de masse. « *On tient aussi à transmettre toute notre solidarité et toute notre affection aux personnes, qui comme nous, font le choix de l'action directe. Vive l'anarchie !* », termine le communiqué.

29/8, Bruxelles (Belgique). Dans le quartier de Ganshoren, un guet-apens est tendu aux flics : une poubelle incendiée les attire, puis les keufs sont accueillis à coups de pierres et de bouteilles. Au moins un policier blessé.

30/8, Châtenoy-le-Royal (France). En Saône-et-Loire, les locaux municipaux situés derrière la mairie sont incendiés vers 4h du matin. Plusieurs salles et lieux de stockage sont partis en fumée.

31/8, Barcelone (Espagne). Dans la nuit, une antenne de téléphonie mobile est incendiée dans le quartier de Prat de Llobregat. « *Solidarité et complicité avec toutes celles et ceux qui marchent la tête haute, à l'intérieur comme à l'extérieur des prisons. Et que vive l'anarchie !* » conclut le communiqué.

SEPTEMBRE 2020

1/9, Rome (Italie).

Des câbles électriques et/ou de fibre optique sont incendiés le long de la ligne ferroviaire à grande vitesse. « *Contre la société technologique de contrôle. Contre toute cage. Liberté pour les anarchistes touché.e.s par la répression* » conclut le communiqué.

2-5/9, Leipzig (Allemagne).

Suite à l'expulsion d'un squat, se produisent trois nuits d'émeutes : barricades et poubelles incendiés, blocage de tramways et nombreux jets de projectiles contre la police (plusieurs sont blessés et 6 de leurs véhicules endommagés). Des attaques en petits groupes ont également lieu, comme une agence immobilière qui perd ses vitres la nuit du 3. Comme le poste de police du Wiedebachpassage attaqué à coups de pavés, de briques et de bouteilles de peinture le 4. Comme l'incendie d'une voiture de patrouille dans le centre régional de logistique de la police à Lindenauer Hafen le 5.

4/9, Cannes (France).

Dans les Alpes-Maritimes, une voiture de la police municipale, stationnée devant son poste part en fumée dans la nuit.

4/9; Marseille (France).

Deux molotovs placés dans des boîtes, sont découverts sous autant de véhicules de matons du centre pénitentiaire pour mineurs de la Valentine. Une équipe de démineurs s'est rendue sur place pour procéder à l'évacuation des dispositifs incendiaires.

5/9, Cholet (France).

Dans le Maine-et-Loire, peu avant 23h, une voiture est incendiée au pied d'un mât surplombé d'une

être une bonne occasion pour lever son verre, pas pour se soucier de ce que demain nous réserve. L'ennemi de mon ennemi, par exemple, s'il n'est pas mon ami, ne devient pas nécessairement mon ennemi. »

Pour ébranler ce pilier de l'indifférence, ou plutôt pour tenter de diffuser une intelligence capable de voir pour prévoir, la sagesse a suggéré d'emprunter un raccourci bien plus facile, mais glissant. On a annulé la différence avec les autres en inventant un « nous » collectif plus large, capable de faire tenir ensemble beaucoup de personnes, à travers un lien nommé *solidarité*. Une solidarité qui — évitons d'en ruminer l'étymologie, passe-temps désagréable qui nous remplirait la bouche d'un goût proche d'*argent* ou de *soldat* — trouve son origine la plus noble dans la révolution française, en tant que synonyme de fraternité, d'appartenance à une même entité (peu importe qu'elle se nomme nation, Etat, humanité, communauté ou mouvement). Et là voilà, l'abomination : cette entité qui devrait nous unir n'existe tout simplement pas, c'est un fétiche pour supprimer le démon de l'individualité. Nier la différence qui peut nous diviser est de surcroît le meilleur cadeau qu'on puisse faire à ceux qui la voient surtout comme une opportunité de conquête. Parce qu'une fois enfouie, sublimée, retirée, refoulée, cette différence continuera néanmoins à ronger chacun d'entre nous, pour tôt ou tard exploser sous forme de guerre civile. En outre, il est plutôt drôle que pour combattre l'indifférence on persiste à en confirmer le primat fondamental : ne se préoccuper que de ce qui « nous » arrive. C'est vrai, non, il suffit juste d'étendre notre concept de « nous » !

Et patience pour les autres, qui continueront à exister, mais en plus petit nombre. Quand ils sont venus les prendre, non, vraiment, qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? Rien, ils n'étaient pas comme *nous* ! Ils ne faisaient pas partie de notre groupe, de notre mouvement, de notre communauté... Parce que dans notre tête est désormais figée cette idée d'une solidité, d'un Ensemble comme seul préalable possible à toute intervention contre le mal ; et cette solidarité sucrée doit aller à nos frères, au sang de notre sang, aux membres d'une même communauté. Les autres, aujourd'hui comme hier, ils peuvent aller se faire foutre. « S'ils touchent à l'un d'entre nous, ils touchent à tous » — n'est-ce pas ? Et donc s'ils touchent à l'un des autres, c'est comme s'ils ne touchaient à personne : qui est-ce que cela intéresse ? Lorsqu'ils ont en effet commencé à appliquer le Daspo* aux

ultras du football, qui s'en est préoccupé ? Au fond, ces « fanatiques sans cervelle » l'avaient bien mérité. De la même manière, personne n'est outré aujourd'hui si un « porc maniaque », coupable d'avoir payé trois mineurs en échange d'une relation sexuelle, a été condamné à quinze années de prison. Une peine délirante, absurde et disproportionnée, en fin de compte... mais qui se soucie d'un personnage aussi rebutant ? Sans parler des fascistes, contre lesquels certains demandent même une répression bénie par la loi. Hier, c'était déjà le cas contre les homosexuels et les tziganes. Soyons sincères : si quelqu'un ne fait pas partie du « nous », il est plus facile de l'ignorer. Notamment parce que personne ne veut courir le risque d'être pris pour « l'un d'eux. »

C'est vrai, le raccourci du « nous collectif » était une pente facile à descendre, tandis que l'autre hypothèse ne l'était pas du tout. Comment faire comprendre qu'il n'existe pas de nous commun dans lequel se reconnaître ? Que nous sommes divers, que nous sommes différents, que nous sommes uniques ? Avec quelques-uns nous pouvons nous entendre, avec beaucoup d'autres pas. Parfois nous nous méprisons aussi, nous nous détestons vraiment. Mais cette absence de communauté ne devrait pas conduire à l'indifférence. Parce que, *quand ils viendront les chercher*, il faudra au moins avoir la hardiesse d'intervenir. Pas pour eux, pas en solidarité avec ceux qui sont réprimés, mais toujours et de toute façon contre l'État, par haine de qui réprime. Intervenir non pas pour défendre ceux qui souffrent, mais pour attaquer ceux qui font souffrir. Sans hypocrisies, sans manipulations, pleinement conscients que le pouvoir peut nous faire demain ce qu'il fait aujourd'hui à d'autres. Et ceci est un motif plus que suffisant pour ne pas rester impassibles, pour essayer de toucher le plus de personnes possibles, tout un chacun peut-être. Non pas à l'unisson, en suivant une partition unique, mais en ordre dispersé, chacun comme il l'entend.

Le fait de haïr les prisons, de vouloir qu'elles soient rasées au sol, ne signifie par exemple pas du tout qu'on aime tous ceux qui y sont enfermés. Je n'éprouve aucune solidarité, aucune empathie pour les mafieux, les violeurs, les maquereaux, les fascistes et autres merdes de ce genre. Il y a quelques années, un compagnon à peine sorti d'une énième peine de prison affirmait que le slogan « Feu aux taules ! » était juste, mais quelque peu limité. Qu'on aurait du préciser qu'il faudrait en-

caméra de vidéosurveillance. A leur arrivée, pompiers et policiers sont copieusement caillassés.

5/9, Bruxelles (Belgique). Suite à l'arrestation et au tabassage d'un homme âgé, des affrontements éclatent contre la police dans le quartier des Marolles. Des attaques diffuses se multiplient les jours suivants : barricades enflammées, incendies de véhicules, attaque incendiaire contre un centre social, sabotage des caméras de vidéosurveillance et de l'éclairage public, jets de pierre et de molotovs contre les forces de l'ordre. En dehors de Bruxelles, des véhicules et des poubelles sont également incendiés.

5/9, Pact (France). En Isère, une antenne de téléphonie mobile *SFR/Free* est incendiée à l'aide d'un pneu vers 1h du matin le long de la ligne TGV Sud-Est. Le sabotage touche aussi la circulation des TGV, qui sont ralentis pendant une partie de la matinée, puisque l'antenne gérait en plus les communications de la SNCF.

6/9, Forest (Belgique). Par un beau dimanche, aux alentours de 16h, un inconnu détruit deux distributeurs de billets de la banque *Fortis* à la hache, avant de repartir comme il était venu.

7/9, Liancourt (France). Deux voitures de maton garées sur le parking de la taule sont incendiées dans la nuit, quelques heures après l'interception de jets de colis destinés au quartier pour mineurs.

8/9, Rijswijk (Pays-Bas). Pour la troisième fois cette année, la même antenne-relais

de téléphonie mobile est incendiée avec constance ! L'intervention rapide des pompiers a permis cette fois de limiter les dégâts.

8/9, Brême (Allemagne).
Un véhicule de l'agence intérim *Job AG* part en fumée dans la nuit. Notamment revendiqué en solidarité avec les *Trois du banc public*.

9/9, Lesbos (Grèce).
Le plus grand camps d'Europe à Moria, qui enferme 12 700 migrants, est rasé au sol lors d'une révolte incendiaire en deux temps. Plus de 3 000 tentes, des milliers de conteneurs, des bureaux de l'administration sont en cendres, et plusieurs groupes de réfugiés ont même empêché les pompiers d'entrer pour que les flammes achèvent bien leur travail. L'étincelle de la révolte aurait été la multiplication de placements en isolement interne au prétexte de l'épidémie de covid. Alors de la Grèce a commencé son déconfinement, de strictes mesures de circulation ont été imposées dans les camps de migrants qui n'ont jamais été levées.

9/9; Liège (Belgique).
Le *Front de Libération et d'Ouverture des Golfs* revendique le saccage du *Royal Golf Club* : trous bouchés et des dégâts ici et là.

9/9, Villers-Cotterêts (France).
Dans l'Aisne, deux entrepôts de l'exploiteur étatique et flic des forêts *ONF* partent volontairement en fumée vers 16h. Ils sont entièrement détruits.

10/9, Alsace (France).
A l'occasion de l'arrestation de quatorze personnes de 22 à 63 ans proches des gilets jaunes dans le Haut-Rhin, on apprend que ce ne sont pas moins de neuf

suite se poster devant le portail d'entrée avec un fusil de précision, pour attendre certains prisonniers qui en sortiraient. Il recommandait d'emporter beaucoup de cartouches, parce qu'on en aurait bien besoin. Le ton de ses paroles était blagueur, mais pas le contenu. Les détenus ne deviennent pas tout à fait beaux (et révolutionnaires) juste parce qu'ils subissent la triste condition de reclus.

De la même manière, celui qui est frappé par la répression ne devient pas automatiquement mon camarade. Je n'éprouve pas nécessairement de la solidarité avec lui. Son sort personnel, en soi, pourrait aussi presque m'être quasi indifférent. S'il s'agit de quelqu'un que je méprise (pourquoi pas, vu qu'au fond la répression touche tout le monde sans distinction), pourquoi devrais-je me préoccuper de lui ? Cela ne m'intéresse pas d'assister à ses audiences, je n'ai pas l'intention de me rassembler devant la prison où il est enfermé, je me fiche de lui faire sentir ma voix solidaire. Pour moi, il pourrait aussi bien ne pas exister. Cela dit, l'éventuelle aversion ne justifie en aucune manière l'indifférence et la passivité. Ce qui suscite la préoccupation et pousse à l'action ne peut être la souffrance de celui qui est enfermé, mais la force de celui qui enferme. Cette force qui augmente de jour en jour et qui doit être bloquée, sabotée, enrayée. Tout de suite. Toujours.

Mais comment imaginer et mettre en œuvre une intervention contre la répression qui soit complètement indépendante de la nature de qui est réprimé ? Oui, comment, surtout aujourd'hui, où l'individu est toujours moins à la mode ? Pourtant, il faudra bien commencer à y réfléchir, si on ne veut pas continuer à se sentir écrasés entre l'alternative de rester les bras croisés ou de les tendre juste pour donner des tapes gênées sur les épaules de ceux qui constituent le « nous ».

Finimondo, 13 mai 2016
(traduit de l'italien)

* NdT : le Daspo (*Divieto di Accedere alle manifestazioni sportive*, Interdiction d'accéder à des manifestations sportives) a été introduit dans la loi italienne en 1989. Cette interdiction administrative de s'approcher d'un stade, prononcée sur la seule base de notes blanches, peut s'accompagner d'une obligation de pointer au comico pendant les matchs.



LE COFFRE AUX PERLES

La prison pour personne ?

Dans le magazine culturel du lundi matin, rendant compte du rassemblement parisien du 2 juin contre les violences policières qui s'est terminé en émeute devant le tribunal, on peut lire ceci à propos du flic assassin de George Floyd : « *Il faudrait être tordu pour ne pas se réjouir de savoir Derek Chauvin à l'ombre pour le restant de ses jours* » (LM#246, 9 juin 2020). Par contre, se réjouir à haute voix de la torture à vie exercée par l'État contre un individu –quel qu'il soit–, privant en sus tout un chacun et notamment les proches et amis de Floyd de la possibilité de régler directement leurs comptes sans médiation, est parfaitement *normal* : c'est la logique même de tous les autoritaires, qui entendent un jour s'emparer de ce monopole étatique au nom du bien commun. Que tous les *tordus* se le tiennent donc pour dit, en en tirant toutes les conséquences face à ces défenseurs publics de la prison et de ses horreurs.

Ô Libertad !

Le 23 juillet dernier, le groupe toulousain de la *Fédération anarchiste* ambitieusement nommé Albert Libertad, nous invitait à une projection du premier volet du documentaire « *Ni Dieu Ni Maître* ». Si, si, ce chef d'œuvre de confusionisme coproduit par deux chaînes d'État (Arte et LCP, celle de l'assemblée nationale), qui dans son livret nous présente Debord ou le Comité Invisible comme des phares de la pensée libertaire contemporaine. Bon, en même temps, qu'attendre d'un groupe qui souhaite par ce biais illustrer que l'anarchie n'est respectablement pas « *synonyme de chaos* » ni les compagnons « *juste des rebelles qui sont contre tout* », afin de refourguer sur le marché du réalisme « *des expériences politiques concrètes qui construisent une société plus juste qui maximise la liberté* » ? Pendant que les limitants tentent d'optimiser leur taux de liberté sur écran géant, le mieux est peut-être de relire directement Libertad : « *Il faut jeter bas les pyramides, les tumulus, les tombeaux ; il faut passer la charrue dans le clos des cimetières afin de débarrasser l'humanité de ce qu'on appelle le respect des morts, de ce qui est le culte de la charogne.* » ■

antennes de téléphonie des quatre opérateurs qui sont parties en fumée dans le coin entre janvier 2019 et janvier 2020 (Altkirch, Roppentzwiller, Eteimbes, Seppois-le-Bas, Valdieu-Lutran, Traubach-le-Bas, Kingersheim, Wittelsheim).

10/9, Bradford (Angleterre). Dans le West Yorkshire, un pylône surmonté d'une antenne 5G est volontairement enflammé. Au vu des dégâts, le pylône est démonté le lendemain : il y a eu au moins 90 antennes de téléphonie mobile sabotées depuis avril au Royaume-Uni.

10/9, Dresde (Allemagne). Un utilitaire du promoteur immobilier *Vonovia* est incendié dans la nuit.

11/9, Maubeuge (France). Dans le Nord, deux véhicules du *service pénitentiaire d'insertion et de probation* (SPIP) sont incendiés vers 2h sur le parking de la prison.

11/9, Bruxelles (Belgique). Un véhicule de police est incendié sur le parking du commissariat de Forest. Deux personnes arrêtées.

12/9, Bron (France). Dans le Rhône, plusieurs bureaux de l'office HLM de *Lyon Métropole habitat* sont incendiés vers 21h30. Les locaux vont fermer plusieurs mois.

14/9, Rome (Italie). « *Rome, trois voitures Enjoy* [en autopartage et propriétés de l'entreprise ENI] *incendiées, liberté pour toutes et tous* »

| Antipatriotes... Quand même ! |

[Cet article est paru en première page de l'anarchie du 30 juillet 1914, cinq jours avant l'entrée en guerre de la France. Ce fut aussi le dernier numéro du journal, qui ne survivra pas à la Première grande bouche-rie mondiale, et sortit 485 numéros chaque semaine depuis sa création en 1905.]

« C'en est fait... Il n'y a plus de sans patrie ! Nous les avons cherchés au congrès socialistes ces « blasphémateurs »... or nous n'avons trouvé que des insurrectionnels repentis... »

La Lanterne

Il est agréable de constater sans surprise d'ailleurs, que les socialistes assemblés dans leur congrès national, ont témoigné à l'envi de leur foi patriotique. Tous ont protesté de leur désir de ne point nuire à la défense nationale, tous se sont montrés résolus à ne pas laisser sacrifier la nation française.

La Petite République

Il paraît que le sans-patrie est mort et son hérésie enterrée. C'est la *Petite République* qui nous l'apprend en nous révélant aussi que l'homme au drapeau dans le fumier¹ est devenu « *le patriote le plus clairvoyant et le plus enthousiaste* ». Et parce qu'un caméléon adore aujourd'hui ce qu'il brûlait hier, les bourgeois se réjouissent ! Les socialistes unifiés, véritables conservateurs déguisés, emboîtent tous les pas à Hervé. Ils sont prêts comme un seul homme à défendre l'intégrité du sol français, la mission historique du pays, sa culture et ses institutions.

Ainsi, les préjugés séculaires, les erreurs tenaces, les croyances surannées, les idées fossiles plongent au fond des cerveaux des racines profondes. Ce sont là les « Reve-

nants » qui viennent démontrer par leur réapparition la puissance des ténèbres. Ils vivent à l'état latent, dans les consciences prétendument affranchies, se réveillent un jour, et s'affirment.

Cependant, tout le monde n'a pas rectifié son tir. Il est donc utile d'expliquer pourquoi les anarchistes sont toujours antipatriotes !

D'abord, les jongleurs de mots qui s'affirment *apatriotes* nous font sourire. On ne nie pas la patrie, on est pour ou contre, on l'aime ou on la hait ! En effet, comme division géographique et comme société politique, elle constitue un fait. Reste à savoir si ce fait est utile, indispensable, inévitable, s'il perdurera jusqu'à la fin des âges et s'il apporte aux hommes le bonheur ou le malheur. La notion divine est purement abstraite et métaphysique, la notion patriotique est plus concrète, c'est ce qui fait sa force. L'Être mystique formé par les légendes, et traditions, les souvenirs, les sentiments collectifs, s'appuie sur une réalité palpable : la terre nationale avec ses frontières limites, le gouvernement avec ses rouages administratifs.

Mais nous savons comment les limites de ce patrimoine ont été tracées, avec quelle élasticité elles se sont déplacées au hasard des conquêtes, des défaites, des héritages, des traités. C'est donc un véritable chaos territorial et social qui constitue l'histoire de la France, l'histoire de toutes les nations.

C'est pour assurer l'immunité d'une telle délimitation due à l'arbitraire du hasard, à la force brutale, ni discutée, ni acceptée par nous, qu'il nous faudrait demain former nos bataillons, si un Guillaume quelconque menaçait d'en modifier les contours et l'étendre ? Que cela plaise aux

socialistes, grand bien leur fasse ; l'homme de raison essaiera de s'y soustraire.



Mais la patrie n'est pas seulement un territoire. Un député me le disait en période électorale : « *Patrie et patrimoine sont deux mots qui s'identifient l'un à l'autre, la patrie c'est le patrimoine matériel et moral transmis par nos ancêtres ; nous voulons le conserver, l'accroître et le défendre.* »

– Possible, lui ai-je dit, mais, messieurs les bourgeois, vous avez accaparé pour votre usage exclusif tout le patrimoine matériel, défendez-le, c'est tout naturel, mais ce n'est que grâce à un dressage méthodique que vous arrivez à obtenir que les gueux se solidarisent avec vous. Quant à votre patrimoine moral, laissez-moi en rire ! C'est cela l'âme de la France, porteuse de flambeaux : l'écrasement des Jacques par les gentilshommes, les bûchers des hérétiques, les carnages d'un siècle de guerre de religions, les atrocités de campagnes semblables à celle du Palatinat, les tueries d'un Napoléon, la tournée triomphale du drapeau tricolore traîné dans le sang de tous les peuples, les conquêtes coloniales, sauvages et brutales ?

Mais tous ces souvenirs sont odieux, épouvantables. Ils constituent le patrimoine moral le plus ignoble qu'on puisse rêver et il faut être fou à lier ou abruti totalement pour révéler ces horreurs qui montrent bien ce qu'est la patrie : une émanation du *maître*, du tyran, de l'exploiteur, empruntant les masques les plus divers pour duper, asservir et faire entretenir les peuples frustrés du patrimoine matériel.



Tout notre antipatriotisme est contenu dans cette réplique. Nous combattons un sentiment qui tend à rendre le mouton solidaire du berger et de ses chiens, au

nom d'intérêts communs inexistantes et fictifs. Notre ennemi, c'est notre maître, celui qui nous tond, nous gruge, nous asservit, nous bâillonne, exerce sur nous une compression continuelle, tant sur nos corps que sur nos cerveaux. Toute cette machine de l'autorité profiteuse, de la maîtrise mal-faisante, cet ensemble de rouages, d'institutions, dont le rôle est d'assurer en paix le parasitisme du capital, tout cela forme la patrie.

Réfractaires à la domination, aspirant à une vie harmonieuse libérée de la suction épuisante de toutes les sangsues sociales nous combattons la goule patrie, cette idole aussi impérieuse et exigeante que les autres.

Aussi nous faisons nôtre les paroles prononcées par Hervé 1ère manière, en 1907, à la salle Wagram (Compte-rendu sténographique, *Guerre Sociale*, n° 40) : « *Passer d'un pays à l'autre, prolétaires, vous ne serez partout que de la chair à travail n'ayant d'autre valeur que sa valeur marchande. Voilà pourquoi vous n'avez pas, vous, de devoirs envers la patrie ; vous n'avez aucun devoir envers cette marâtre.* »

... Aujourd'hui Hervé est devenu un « *patriote clairvoyant et enthousiaste* », mais la patrie reste la marâtre qu'il stigmatisait en 1907 ; elle ne peut être que cela, voilà pourquoi nous nous affirmons :

Antipatriotes... Quand même !

Pierre Chardon

1. Référence à Gustave Hervé, socialiste blanquiste partisan de l'insurrection et adhérent à la SFIO, qui était le principal animateur de l'hebdomadaire *La Guerre Sociale*. Il avait retourné « *sa veste rouge pour en montrer la doublure tricolore* » dès 1912, avant de se rallier en août 1914 à l'Union Sacrée, puis au fascisme dès 1922.

| Revues, livres & journaux |

Lorraine Perlman, **Avoir peu, être beaucoup**, ed. Bus Stop Press (Marseille), avril 2020, 220 pages

Sous-titré *Une chronique des cinquante années de Fredy Perlman* et terminé à Détroit par sa compagne début 1989, quatre ans après le décès de Fredy, cette biographie a quelque chose de singulier. En pénétrant un peu dans l'intimité de camarades ou de compagnons du passé, il est inévitable d'être pris de gêne, tant ces aspects-là ne nous regardent au fond pas, et que leurs idées et luttes devraient se suffire à elles-mêmes. C'est par exemple ce sentiment de voyeurisme déplacé qui nous avait déjà saisis en découvrant les lettres de Bakounine adressées à des camarades ou à sa famille, recueillies il y a plus d'une dizaine d'années par un éditeur (et ce n'est peut-être pas fortuit) marxiste anti-autoritaire.

Avec *Avoir peu, être beaucoup*, même si cette impression tourne parfois dans l'air, on est pourtant dans une toute autre configuration, puisque c'est directement la compagne et camarade de lutte de toute une vie qui vient soulever quelques aspects méconnus sur Fredy Perlman. Plus qu'un témoignage, c'est en quelque sorte un hommage qui entend mettre en avant sa persévérance et sa continuité, qu'on retrouve paradoxalement à travers ses moments de doute et de remise en question.

Pour apprécier cet ouvrage, il vaut à notre avis mieux (re)lire avant aux moins deux de ses textes les plus importants, *La Reproduction de la vie quotidienne* (1969) ou *L'Appel constant du nationalisme* (1984), voire pour les passionnés l'ouvrage qui a occupé une bonne partie de la fin de sa vie et un peu plus difficile à trouver en français, *Contre le Lévia-*



than, contre sa légende (1983), une critique marquante de la société technologique et de l'emprise croissante de l'État au fil des siècles. En plus de détailler ses activités d'éditeur et d'imprimeur ou ses cheminements intellectuels, Lorraine nous offre ainsi quelques clés pour comprendre la genèse de ces textes, tout en nous plongeant justement dans des bribes de leur vie quotidienne. C'est parfois comique, comme avec les justifications de mauvaise foi de Fredy pour continuer à fumer ou les disputes avec ses camarades trop improvisateurs lors des représentations de la pièce de théâtre critiquant le pouvoir de la médecine (*Qui est Zerelli?*), et parfois tendre avec les tourments d'un Fredy qui s'obstine dans cet "art bourgeois" de jouer du violoncelle au sein d'un orchestre de musique de chambre. Mordant aussi, comme dans sa relation avec le très abuseur éditeur montréalais *Black Rose Books* (la lettre de rupture est d'ailleurs reproduite en annexe).

Au final, le traducteur de Debord et Camatte (mais aussi de Voline et Archinov) très marqué par le Mai parisien, ressort comme un communiste libertaire critique à la fois du gauchisme et de la contre-culture nord-américaine des années 70, mais dont la vie d'intellectuel intéressera plus celles et ceux qui ont été touchés par ses textes que les autres qui le découvriront à cette occasion. A moins de considérer la pauvreté des milieux anti-autoritaires d'aujourd'hui, et de vouloir comprendre ce qui a été perdu à l'aide du contexte précis comme celui dans lequel évoluait Perlman. Mais c'est une autre question encore.

